

HOMÉLIE 8

1. « Moment pour aimer et moment pour haïr. » Qui aura donc l'ouïe assez purifiée pour accueillir de façon pure la parole concernant l'amour, sans rien apporter avec lui d'un amour souillé ? Peut-être nos oreilles aussi ont-elles besoin des doigts de Jésus, afin que, grâce au toucher divin du Verbe véritable, la capacité d'écoute de notre âme soit libérée de toute souillure obstruant l'audition; de la sorte, nous pourrions prêter attention à l'amour digne de louange et accueillir avec notre âme ce qu'est le «moment pour aimer» et ce qu'est le «moment pour haïr». Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un autre moment que de celui qui est avantageux. Car ce qui fait l'intérêt de chacun de ces deux moments, selon mon jugement du moins, c'est l'usage de chacun au moment opportun, car ce qui se produirait en dehors de ce qui est utile serait aussi en dehors du moment opportun.

2. Mais d'abord, je crois, il faut réfléchir à la signification de ces deux mots, je veux dire aimer et haïr, afin que de cette façon nous concevions rationnellement l'utilisation opportune à en faire. L'affection, c'est un attachement intérieur à ce qui est désirable, qui se traduit par un plaisir et une inclination; la haine, c'est l'hostilité à l'égard ce qui est désagréable et la répulsion pour ce qui afflige. Et il est possible de se servir de chacune de ces deux dispositions utilement; mais aussi à l'opposé, et en général, c'est de là que toute vie vertueuse ou mauvaise prend son origine. En effet, là où nous inclinons par amour, notre âme devient familière de cet objet, et ce pour quoi nous éprouvons de la haine, nous y devenons hostiles. Que l'attachement de l'âme la porte vers le beau ou vers le mal, l'objet de l'amour est en quelque façon mêlé à l'âme. Mais que, dans quelque circonstance, la haine survienne, elle opère notre séparation soit du bien, soit du mal. Il faudrait donc examiner ce qui est aimable et ce qui est haïssable par nature et comment, l'âme ainsi disposée au moment opportun, nous deviendrions par la haine hostiles aux choses mauvaises et serions mêlés à la nature des choses bonnes.

Ah ! si la nature humaine était éduquée avant tout à cela, je veux dire au discernement du bien et de ce qui ne l'est pas ! Car les passions n'auraient pas fait leur entrée dans notre vie si nous connaissions le bien dès le début. Mais en réalité, en faisant de prime abord de la sensation irrationnelle le critère du beau, nous sommes nourris par le jugement que nous avons porté dès le début sur les êtres et à cause de cela nous tenons indéfectiblement aux choses que la sensation a considérées comme bonnes, et nous leur sommes fermement attachés puisque nous en avons été nourris. Les hommes tiennent pour beau ce qui produit un certain plaisir des yeux à cause de ses belles couleurs, qu'il s'agisse de la matière inanimée ou des spectacles animés. Le chant est beau pour l'ouïe et, pour les saveurs comme pour les odeurs, c'est tantôt le goût, tantôt l'odorat qui définit le beau qui lui correspond. Et le plus lourd et le plus irrationnel de tous les sens, c'est le toucher, par lequel le plaisir déréglé est le premier à juger du beau pour notre nature. Ainsi donc, les sensations sont enfantées en même temps que nous dès notre naissance, nous en sommes nourris dès la première partie de notre vie, et grande est la familiarité de notre faculté sensible avec la vie irrationnelle : tout cela en effet se voit aussi chez les êtres irrationnels. L'intelligence est en quelque sorte entravée alors qu'elle ne tend pas encore, parce que c'est la petite enfance, vers l'activité qui lui est propre et elle est d'une certaine façon écrasée par la domination de la sensation irrationnelle. C'est pourquoi l'usage dévoyé et fautif de la disposition à aimer devient le commencement et le fondement de la vie dans le mal.

Puisque notre nature est double, constituée d'un mélange d'intelligible et de sensible, double en conséquence est aussi notre vie, d'une manière proportionnée à chacune des deux parts qui sont en nous, corporelle pour la partie sensible, intelligible et incorporelle pour l'autre partie. Et de la même façon, le bien et ce qui ne l'est pas ne sont pas la même chose pour chacun des deux aspects de notre vie, mais il y a un bien intelligible pour la partie intelligible et, pour la partie sensible et corporelle, un bien tel que le veulent les sens. Puisque donc les sens naissent avec la première naissance, mais que l'intelligence attend que soit atteint l'âge adéquat pour pouvoir se manifester progressivement dans le sujet, les sens, entièrement développés, dominant pour cette raison l'intelligence qui vient à l'existence peu à peu, et c'est toujours par force qu'elle s'habitue à ce qui la dépasse et qu'elle lui obéit, jugeant ceci bon ou mauvais selon que les sens le choisissent ou le rejettent. Voici pourquoi la connaissance du bien véritable devient pour nous pénible et difficile à obtenir : ayant été d'abord déterminés par les critères sensibles, nous définissons le bien par ce qui nous réjouit et nous est agréable. De même en effet qu'il n'est pas possible de regarder les beautés du ciel lorsqu'une nuée fait écran à l'air qui est au-dessus de notre tête, de même l'oeil de l'âme ne peut pas non plus tourner son regard vers la vertu, car il est émoussé à cause du plaisir comme par quelque buée qui trouble la vue. Puisque donc les sens regardent vers le plaisir et que l'intelligence, à cause du plaisir, est empêchée de

regarder vers la vertu – c'est là le commencement du mal –, pour cette raison l'intelligence elle aussi, une fois dominée par les sens, donne son suffrage au jugement irrationnel au sujet du beau; et si l'oeil, se fiant à la belle couleur de ce qui apparaît, affirme que c'est beau, la pensée elle aussi se range à cet avis. Et pour le reste il en est de même : ce qui réjouit les sens décide de ce qui est beau. Mais s'il était de quelque manière possible que nous ayons, dès le début, un jugement vrai concernant le beau, l'intelligence estimant d'elle-même ce qui est bien, nous ne serions pas asservis aux sens irrationnels et assujettis comme des bêtes.

Comment donc discerner ce qui est ainsi confondu en nous et reconnaître sans erreur ce qui est aimable par nature et son contraire, c'est ce que nous dit à présent l'ecclésiaste avec cette parole : «Moment pour aimer et moment pour haïr». Par là il discerne la nature des choses en montrant ce qu'il est utile d'aimer et ce qu'il est utile de haïr. La jeunesse, bouillonnante des passions de son âge, dit que c'est le moment pour elle d'aimer ce qu'aime la jeunesse. Mais l'ecclésiaste répond, à voix forte, à la jeunesse, en établissant que le moment opportun pour l'amour pur est autre; car, dit-il, ce n'est pas même de l'amour, l'attachement fautif de l'âme aux choses inconvenantes. Lorsque la nature est sur la voie prospère de la santé, le corps a soif au moment qui convient, mais lorsqu'une telle disposition est produite par la morsure du serpent dipsade, on ne peut pas dire que la soif se manifeste au bon moment; car chez ces hommes, la soif n'est pas un appétit naturel mais une souffrance. De la même manière, l'affection impure qui est celle de la jeunesse n'est pas de l'affection, mais une maladie survenant sous l'effet de la morsure ardente et empoisonnée du jeune âge. Ainsi, n'importe quel amour n'est pas opportun, mais seulement celui qui naît à l'endroit de cela seul qui est aimable. Mais il n'est pas possible que la raison puisse obtenir une connaissance claire de ces choses, si elle n'a pas établi par la réflexion les distinctions que voici.

Parmi tous les biens auxquels on s'empresse parmi les hommes, les uns sont réellement tels qu'on les nomme, mais les autres sont nommés d'un faux nom. Ceux qui ne donnent pas une jouissance momentanée, qui ne sont pas beaux pour un tel, inutiles pour d'autres, et qui au contraire sont toujours bons, partout et pour tous ceux qui les possèdent, ceux-là sont véritablement bons, ils sont toujours tels et ne supportent pas le mélange avec le mal. Ces biens-là, pour ceux qui examinent rigoureusement les choses, se contemplent seulement dans la nature divine et éternelle. Tous les autres biens, qui ont une beauté sensible, beaux en apparence selon une opinion trompeuse, ne le sont pas par nature et ne le restent pas; mais malgré leur nature passagère et transitoire, ils sont, par suite d'une tromperie et d'un vain préjugé, considérés comme des biens véritables par les hommes sans éducation. Ceux donc qui sont attachés aux réalités instables ne tendent pas vers celles qui sont toujours stables. Debout, pour ainsi dire, sur un observatoire élevé, l'ecclésiaste semble donc crier à la nature humaine et lui dire par les mots : «Moment pour aimer et moment pour haïr», qu'autres sont les biens véritables, qui sont beaux eux-mêmes et rendent tels ceux qui y ont part. En effet, s'agissant des réalités auxquelles on participe par nature, ce qui y participe est aussi, nécessairement, transformé en y accédant. Par exemple, l'haleine de celui qui a pris dans sa bouche quelque aromate de bonne odeur devient odorante et, à l'inverse malodorante, l'haleine de celui qui a ingurgité de l'ail ou quelque autre chose plus malodorante encore. Puisque donc toute souillure du péché est malodorante et que la vertu au contraire est «la bonne odeur du Christ», l'attachement amoureux opère naturellement le mélange avec ce qui est aimé. Nous devenons donc ce que nous choisissons par amour, «bonne odeur du Christ», ou mauvaise odeur. En effet, celui qui aime le beau sera beau lui aussi, car la bonté de ce qui naît en lui transforme en ce qu'elle est celui qui l'a accueillie. Si celui qui est toujours s'offre à nous en nourriture, c'est pour que, l'ayant reçu en nous-mêmes, nous devenions ce qu'il est. Il dit en effet : Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment une boisson.» Celui qui aime cette chair ne sera donc pas épris de la chair et celui qui est disposé à recevoir ce sang sera purifié du sang sensible. Car la chair du Verbe et le sang qui est dans cette chair n'ont pas une grâce unique, mais ils deviennent à la fois agréables à ceux qui y goûtent, enviables pour ceux qui les désirent et séduisants pour ceux qui les aiment. Mais si quelqu'un a tourné son affection vers les choses inconsistantes, il devient nécessairement lui aussi, puisqu'il se tient en elles, semblable à ce qu'elles sont par nature.

Donc, puisque dans les êtres une partie est vraie, une autre est vaine, il convient de connaître ce qui est vain afin que, par confrontation, nous connaissions la nature des êtres véritables. C'est bien ainsi que font tous les saints en ramenant sur le chemin dont ils s'étaient détournés ceux qui avaient quitté le droit chemin et avançaient par un chemin d'erreur, et en leur criant de loin : Fuis le chemin sur lequel tu marches, car on y trouve des brigands, des pillards et des embuscades meurtrières, afin que le voyageur, ayant appris le danger, se détourne du chemin de mort. Et se retirer de ce chemin-là conduit au chemin qui sauve. De la même façon, le grand

ecclésiaste lui aussi s'adresse de loin avec des cris à la nature humaine «qui s'égare dans un lieu impraticable et ce qui n'est pas un chemin», comme dit le prophète, et il veut dire clairement par là : Pourquoi errez-vous au long de cette vie, hommes ? Pourquoi aimez-vous ce qui est vain, pourquoi chérissez-vous ce qui est sans fondement et vous êtes-vous épuisés à vous attacher à ces choses sans subsistance ? il y a un autre chemin sur lequel on ne s'égare pas et qui sauve. Aimez ce chemin-là, avancez-y, avec amour, son nom est vérité, vie, lumières, incorruptibilité, et les noms semblables. Mais le chemin sur lequel vous courez maintenant, celui-ci mérite la haine et la répulsion; en effet il est sans clarté et coupé par l'obscurité, il conduit à des précipices, au gouffre, à des lieux sauvages et des repaires de brigands. Ainsi lui qui a parlé d'un «moment pour aimer» a montré ce qui est véritablement objet d'amour et aimable, et lui qui a mentionné le moment de la haine a enseigné ce dont il faut avoir la répulsion.

Ayant donc appris ce qui est aimable par nature, gardons-le avec amour, sans nous laisser aucunement détourner par une absence de discernement du beau, sans dépenser notre affection pour ce qu'interdit le grand David lui aussi en disant : «Fils des hommes, jusques à quand ces coeurs lourds ? Pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge ?» Car le seul et unique bien aimable par nature, c'est l'être véritable dont la législation du décalogue elle aussi dit : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de toute ton intelligence.» Et à l'inverse un seul être est haïssable en vérité, l'inventeur du mal, l'ennemi de notre vie, dont la Loi dit : «Tu haïras ton ennemi.» L'amour de Dieu est la force de celui qui aime, la disposition au mal apporte la mort à celui qui aime le mal. C'est ce que dit la prophétie : «Je t'aimerai, Seigneur, ma force; le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur.» Et de l'adversaire elle dit : «Celui qui aime l'injustice hait sa propre âme, il pleuvra un filet sur les pécheurs.» Donc le moment pour aimer Dieu, c'est toute la vie, et le moment de l'hostilité à l'adversaire, c'est l'existence tout entière. Celui qui, pendant un petit moment de sa vie, est sorti de l'amour qu'il portait à Dieu, sort totalement de celui de l'amour duquel il s'est séparé; et celui qui est sorti de Dieu est nécessairement sorti de la lumière, parce que «Dieu est lumière»; il est sorti aussi de la vie, de l'incorruptibilité, de toute pensée conceptuelle et de toute action orientée vers le bien. Car Dieu est tout cela. Qui ne vit pas dans ces réalités vit entièrement dans les réalités contraires. Donc ce qui attend un tel homme, c'est l'obscurité, la corruption, l'anéantissement et la mort .

3. Après avoir fait ces distinctions en une parole brève, le discours de l'ecclésiaste montre et dévoile la nature de chacune des deux réalités définies de manière opposée, à l'aide des notions d'amour au moment qui convient et de haine mise en oeuvre au bon moment. «Moment pour aimer», dit-il; toi, ajoute : le bien; et à l'inverse, il dit «moment pour haïr»; toi, considère que cette parole vise le mal. Car lorsque la disposition de notre âme à l'égard de chacune de ces deux notions a été inversée et qu'elle est tombée dans l'erreur, elle est racine et principe du péché. «Personne ne peut, est-il dit, servir deux maîtres. Ou alors on haïra l'un et on aimera l'autre.» La distinction par opposition a montré qui est le mauvais maître dont il faut s'écarter avec haine, et qui est celui qui exerce le pouvoir pour le bien de son sujet, auquel il convient de s'attacher avec amour. Mais s'il arrive à quelqu'un de s'attacher à ce qui est haïssable et de mépriser ce qui est aimable, c'est lui qui inverse le bon moment pour aimer et le bon moment pour haïr, pour son propre malheur. En effet, «qui méprise une chose en sera méprisé», et celui qui s'attache à sa perte obtiendra pour lui-même l'objet de son attachement. Lorsque tu auras ainsi distingué par le raisonnement ce qui relève de la vertu et ce qui relève du vice, tu apprendras le bon moment pour te comporter comme il convient à l'égard de l'un et de l'autre. Tempérance et plaisir, sagesse et désordre, modération et fatuité, bienveillance et malveillance, et tout ce que l'on conçoit à partir de son contraire, tout cela t'est clairement suggéré par l'ecclésiaste de façon que, l'âme ainsi disposée à leur égard, tu délibères utilement. Il y a donc un «moment pour aimer» la tempérance, et un «moment pour haïr» le plaisir, afin qu'on ne devienne pas ami du plaisir au lieu d'être ami de Dieu et de même pour tout le reste, l'amour de la querelle, l'amour du gain, l'amour de la gloire, et tout ce qui, parce qu'on l'aime d'une façon qui ne convient pas, sépare de l'attachement au bien.

Telle est la doctrine que nous avons apprise au passage : tout mouvement de l'âme vers le bien a été préparé par l'artisan de notre nature, mais l'usage fautif de ces mouvements a engendré les élans vers le mal. Car la faculté de notre libre arbitre, qui est un bien, devient, lorsqu'elle agit en vue du mal, le pire des maux. Et à l'inverse, l'instrument de la vertu, c'est la faculté de repousser les choses désagréables – elle s'appelle la haine –, chaque fois qu'elle s'arme contre l'adversaire; mais elle devient l'arme du péché chaque fois qu'elle s'oppose au bien. Donc, «tout ce que Dieu crée» et prépare en nous est «bon», et rien n'est à rejeter lorsqu'on le reçoit avec action de grâce, mais c'est l'utilisation de ces biens sans en rendre grâce qui fait de ce qui est créé un objet de passion; de la première attitude vient la familiarité avec Dieu, dans la

seconde ce sont les sentiments contraires qui entrent et se mettent à la place de Dieu, de sorte que, chez de tels hommes, les passions sont divinisées. Ainsi, pour les gloutons «Dieu, c'est le ventre»; ainsi les ambitieux se font une idole de leur maladie; ainsi ceux dont les yeux de l'âme ont été obscurcis par l'erreur dans cette vie se font un dieu de leur vaine gloire. Et, pour le dire en un mot, tout ce qui permet à un homme de mettre sous le joug son propre raisonnement et de le rendre esclave et dépendant, il le divinise en sa propre passion, alors qu'il n'aurait pas connu cette passion s'il n'était pas devenu familier du mal en l'aimant. Si donc nous concevons le bon moment pour aimer et pour haïr, tantôt aimons, tantôt menons la guerre.

4. «Moment pour la guerre et moment pour la paix», est-il dit en effet. Tu vois la bataille que se livrent les passions opposées, la loi de la chair qui «combat contre la loi de ton intelligence et la fait prisonnière de la loi du péché.» Prête attention aux diverses façons de préparer le combat, aux mille manières dont peut s'y prendre l'état-major de l'ennemi contre ta cité. Il envoie des espions, s'assure le concours de traîtres, monte des guet-apens sur les chemins, met en place des troupes et des embuscades, il s'associe des alliés, prépare des machines de guerre, il dispose contre toi frondeurs, archers, ceux qui combattent dans la mêlée corps à corps, la puissance de la cavalerie et toutes les autres choses semblables. Et tu n'ignores nullement le sens de ce qui vient d'être dit, qui est le traître, qui est l'espion, qui sont les hommes en embuscade, qui les frondeurs, les hommes armés de javelots et les archers, qui les combattants rapprochés, qui est la troupe des cavaliers et quelles sont toutes ces machines de guerre par lesquelles le rempart de l'âme est renversé. En regardant tout cela, il faut s'armer soi-même aussi, convoquer ses alliés, répartir les troupes dont on dispose pour que personne ne se rallie aux ennemis, prévoir les embuscades sur les chemins, se protéger des traits avec des boucliers, tenir bon contre ceux qui nous combattent corps à corps, faire un retranchement pour barrer l'accès aux cavaliers qui nous attaquent, protéger les remparts par des remblais et des lignes de défense, afin qu'ils ne puissent pas être ébranlés par les machines de guerre.

Mais nous n'avons pas du tout besoin d'interpréter cela terme à terme en disant comment l'ennemi de la cité de chacun de nous, qui a été fondée par Dieu dans l'âme, éprouve nos forces avec des espions, et de quels hommes, issus de nos propres rangs, il dispose, qui sont devenus traîtres à nos forces. Mais pour faire comprendre plus clairement l'idée, il en est de la première attaque de la tentation, d'où les passions prennent leur commencement – et elle devient l'espion de nos forces –, comme lorsque tombe sous les yeux un spectacle capable d'exciter le désir. Par son intermédiaire l'ennemi contrôle les forces qui sont en toi, voit si tu es résistant et fin prêt ou sans énergie et facile à prendre. Car si tu n'as pas chancelé sous l'effet du spectacle, si l'activité de ta pensée ne s'est pas affaiblie devant l'apparition, mais si tu as laissé passer l'occasion sans passion, tu as aussitôt terrifié l'espion et c'est comme une phalange d'hoplites hérissée de lances, je veux dire l'arsenal des raisonnements, que tu as montrée à l'espion. Au contraire, si les sens s'amollissent de plaisir devant le spectacle et si une image caractéristique s'est introduite grâce aux yeux à l'intérieur de la pensée, alors le général de ceux qui sont à l'intérieur, l'intelligence, est vaincu, puisqu'il n'a rien du courage d'un homme ni de la hardiesse d'un jeune homme, mais qu'il est lâche et affaibli, et une foule de traîtres sortis du peuple des raisonnements fait chœur autour de l'espion. Ce sont eux, les traîtres dont le Seigneur dit : «Les ennemis de l'homme, ce sont ceux de sa maison,» ceux qui sortent de son cœur et souillent l'homme, dont on peut facilement apprendre les noms d'après l'Évangile.

Et d'après cela, il ne te serait pas plus difficile, par voie de conséquence, de concevoir un par un les actes de ce dispositif guerrier : ceux qui préparent des embuscades sortent de l'ombre, et ceux qui marchent imprudemment sur le chemin de la vie tombent sur eux. En effet, ceux qui, sous l'apparence de l'amour et de la bienveillance, font descendre jusqu'à la mort du péché celui qui leur fait confiance, ce sont eux qui sont en embuscade sur les routes, les chantres du plaisir, ceux qui le conduisent par la main aux représentations théâtrales, qui lui montrent la facilité du mal et par là l'invitent à reproduire les mêmes actions, en se nommant eux-mêmes frères et amis, et c'est pour la mort de leurs victimes. C'est d'eux qu'il est écrit : «Tout frère supplantera son frère, tout ami avancera par ruse.» Si nous avons une juste représentation de ces embuscades, on verrait clairement aussi la troupe des frondeurs, des archers et des lanceurs de javelots. Ce sont en effet les arrogants, les violents, les hommes injurieux qui, en prenant l'initiative d'actes excessifs et en lançant avec leurs arcs, leurs frondes ou leurs javelots, des discours acerbes en guise de traits ou de pierres, blessent en plein cœur ceux qui s'avancent sans cuirasse ni protection. Et l'on pourrait sans se tromper comparer la passion de la fatuité et de l'orgueil à l'arrogance des chevaux. Comme des chevaux, certains en effet ont naturellement le port haut et fier, et, avec leur paroles gonflées de fatuité, ils frappent comme avec des sabots creux les

hommes pleins de mesure; d'eux l'Écriture dit : «Que le pied de l'orgueilleux ne vienne pas sur moi.»

Quant aux machines de guerre qui détruisent l'assemblage du rempart, on aurait raison de les nommer amour des richesses. Car rien n'est aussi redoutable et funeste dans le dispositif ennemi que cette machine de guerre, l'amour de l'argent. Même si on édifie le mieux possible les autres vertus autour des âmes par une disposition harmonieuse, la machine de guerre ne s'en introduit pas moins aussi par ces mêmes vertus. On peut voir en effet l'amour des richesses faire irruption même par l'intermédiaire de la sagesse et, à l'intérieur de la foi, de l'observance des mystères, de la tempérance, de l'humilité et de toutes les vertus de ce genre, se produire cette redoutable et invincible attaque du mal; alors des hommes tempérants, sages, à la foi ardente, au comportement calme et aux moeurs modérées sont incapables de faire face à cette seule maladie.

5. Si donc nous avons connaissance de la troupe des ennemis, ce serait le moment de faire la guerre.» Mais personne n'affronterait les rangs des adversaires sans être protégé par l'«armure complète» dont parle l'Apôtre. Et personne au monde n'ignore l'aspect de cet armement divin grâce auquel Dieu rend invulnérable aux traits adverses celui qui se tient en face de la phalange des ennemis. En effet, l'Apôtre, après avoir distingué les vertus selon leurs genres, fait de chaque genre de vertu une arme appropriée pour chacune des parties vitales en nous. Ayant allié la justice à la foi et les ayant entrelacées, il prépare grâce à elles la cuirasse de l'hoplite, et il cuirasse, grâce à elles deux, le soldat de façon belle et sûre. Car il n'est pas possible que l'une disjointe de l'autre soit, à elle seule, une arme sûre pour celui qui la manie. Ni la foi séparée des oeuvres de la justice ne suffit à sauver, ni inversement la justice d'une vie n'assure par elle-même le salut, lorsqu'elle est disjointe de la foi. C'est pourquoi il a allié la foi et la justice comme des matériaux pour faire cette arme et il en protège la partie qui entoure le coeur de l'hoplite : car par cuirasse on comprend le coeur. La tête du preux, il la protège avec l'espérance, signifiant par là qu'il convient que, chez le bon soldat, l'espérance des biens élevés flotte comme un panache vers le haut. Le bouclier, l'arme défensive, c'est la foi infrangible, à travers laquelle la pointe des javelots ne peut pas se glisser. Et, par les javelots que lancent les ennemis, entendons, bien sûr, les attaques variées des passions. L'arme protectrice qui arme la droite du preux contre les ennemis, c'est l'Esprit saint, redoutable pour l'adversaire, mais salutaire pour qui se laisse guider par lui. Et tout l'enseignement évangélique donne aux pieds leur assurance, de sorte qu'aucune partie du corps ne se trouve nue et exposée aux coups.

6. Si donc nous avons appris contre qui il faut faire la guerre et comment il faut s'occuper du combat, il convient d'apprendre aussi l'autre point : avec qui, selon le témoignage du texte, il faut conclure alliance et paix. Quelle est donc la bonne armée dont je serai l'allié grâce à la paix ? Et qui est le roi d'une telle armée ? Bien évidemment, d'après ce que nous avons entendu de l'Écriture inspirée par Dieu, la troupe des anges fait partie d'une armée céleste : «Il y eut, est-il dit, la foule de l'armée céleste de ceux qui chantaient les louanges de Dieu.» Et Daniel voit les «myriades de myriades» de ceux qui se tiennent là, il en observe «des milliers et des milliers» parmi ceux qui servent Dieu. Et les prophètes donnent un témoignage semblable lorsqu'ils nomment Seigneur des armées et Seigneur des puissances le Seigneur de l'univers. Et, à Jésus, le fils de Navé, le puissant au combat dit : «Moi, je suis le chef suprême de la puissance.» Si donc nous avons compris quelle est la bonne alliance et qui conduit ces alliés, faisons une trêve avec lui, rangeons-nous sous sa domination, devenons les amis de celui qui possède une telle puissance.

La manière de devenir son allié est enseignée par celui qui nous agrège à cet amour, le grand Apôtre, quand il dit : «Justifiés par la foi, soyons en paix avec Dieu», et encore : «Nous sommes en ambassade au nom du Christ, et par nous, Dieu vous appelle; au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu.» Car tant que nous étions «par nature enfants de la colère» en faisant ce qui ne convenait pas, nous étions dans les rangs de ceux qui résistent à la «droite du Très-haut». Mais après avoir délaissé l'impiété et les désirs du monde en vivant dans la sainteté, la justice et la piété, nous serons liés par cette paix à la Paix véritable. Car l'Apôtre dit à son sujet : «C'est lui notre paix.» Cette parole marque l'accomplissement et l'essentiel de tout ce qui se produit au moment opportun. En effet, nous avons appris à tout faire au moment opportun, afin de parvenir pour nous-mêmes à être en paix avec Dieu, en étant en guerre avec l'adversaire. Et de toute façon, même si l'on dit que l'armée de la paix, ce sont les vertus, à l'égard desquelles il faut nous comporter avec amour, on ne sortira pas du sens que nous avons proposé, parce que tout nom et tout concept de vertu sont rapportés au Seigneur des vertus.

7. Et à quoi bon prolonger le discours sur de tels sujets, quand ce qui a été dit est suffisant pour dévoiler le sens contenu dans les mots ? Mais puisque, par ces mots, l'ecclésiaste a exalté en quelque sorte l'âme de celui qui avait auparavant été éduqué dans ces enseignements sublimes, il élève de nouveau à un état sublime l'âme de celui qui poursuit la lecture du texte et il dit : «Quel avantage, pour celui qui agit, aux peines qu'il prend ?» ce qui revient à dire : Que gagne l'homme à ses efforts, s'il n'en retire rien de plus ? Il laboure, il navigue, il endure les peines de la vie militaire, il fait du commerce, il acquiert, il est puni, il fait des gains, il est en procès, il se bat; vaincu, il se retire, il remporte la palme de la victoire; il est malheureux, il est heureux, il reste chez lui, il erre dans des pays étrangers. Pour toutes les choses que nous voyons nous absorber chacune diversement au cours de notre vie, que gagne par la préoccupation qu'il en a celui qui y dépense sa propre vie ? N'a-t-il pas à peine cessé de vivre que tout a déjà été enseveli par l'oubli ? Et, réduit à sa seule personne, dégagé de tout ce qui l'a préoccupé, ne s'avance-t-il pas nu, n'emmenant avec lui aucune de ses activités d'ici-bas, sinon seulement la conscience qu'il en avait ? C'est de cette conscience, d'une certaine manière, que vient ensuite cette parole adressée à l'homme qui s'est laissé égarer pendant sa vie en s'affairant ainsi : Quel avantage as-tu eu à tous ces efforts pour lesquels tu as pris de la peine ?» Où sont tes splendides maisons ? où les bourses que tu as enfouies ? où les statues de bronze, et les paroles de ceux qui t'acclamaient ? Voici le feu, les fouets, le jugement incorruptible et l'examen infaillible de ceux qui ont achevé leur vie.

8. «Quel avantage pour celui qui agit, aux peines qu'il prend ?» Et le texte dit après cela : «J'ai vu l'agitation que Dieu donne aux fils des hommes pour qu'ils s'y agitent. Tout ce qu'il a fait est bon au moment voulu par lui, et vraiment il a donné du même coup dans leur coeur la durée, de façon que l'homme ne puisse pas connaître l'ouvrage que Dieu a fait du commencement jusqu'à la fin.» Qu'est-ce que cela veut dire ? J'ai appris, dit-il, d'où la nature humaine tire l'agitation de sa vie, elle qui a reçu son élan des bienfaits de Dieu. Car Dieu a fait toutes choses pour le bien et a donné à ceux qui ont part aux réalités existantes un raisonnement capable de discerner le bien, grâce auquel le moment opportun pour user de chaque chose est connu et fait à ses usagers la grâce de percevoir le beau. Mais lorsque le raisonnement s'est détourné de ce qui est fermement établi à cause d'un mauvais conseil et s'est égaré loin du jugement droit concernant les réalités existantes; le changement quant au moment opportun transforme en une expérience contraire ce que chaque moment avait de profitable.

Il en est comme d'un homme qui a présenté sur une table tout l'apprêt d'un bon festin et a disposé en même temps des objets convenant au service de la nourriture – ce que, assurément, les hommes de l'art préparent ainsi –, des couteaux finement travaillés qui permettent aux convives de couper eux-mêmes une portion de ce qui leur est présenté, ou les piques d'argent dont la cavité formée à la partie supérieure convient pour les purées; mais si ensuite l'un des invités au festin utilisait à l'envers ce qui est devant lui et se servait de chaque objet pour faire ce qu'il ne faut pas, si, avec le couteau, il se coupait lui-même ou l'un de ses voisins, ou s'il se crevait l'oeil ou blessait celui de son voisin avec la pique, on pourrait dire que cet individu a détourné, pour en faire un mauvais usage, ce qu'avait disposé le maître du banquet, et ce n'est pas celui qui a tout disposé qui a préparé d'avance la cause de ce qui allait arriver, mais c'est le mauvais usage des objets placés devant lui qui a conduit à cet accident celui qui s'est servi sans réflexion des objets disposés devant lui. De même, dit le texte, je sais, moi aussi, que chaque chose vient de Dieu toujours pour le mieux, pourvu que l'on use de chacune «au moment voulu», comme il convient; mais le détournement du jugement droit concernant les réalités existantes a conduit le bien à devenir une occasion de mal. Quel exemple prendre ? Quoi de plus doux que l'activité des yeux ? Mais lorsque la vue devient la servante d'une passion dans des situations comme celle-la, on dit que ce qui existait pour servir au bien est devenu cause d'un mal. Autrement dit, celui qui utilise mal le bien fait de son usage une passion mauvaise. Et il en est de même aussi pour toutes les réalités que la nature tient de Dieu : c'est par le libre choix des usagers qu'elles deviennent matière de biens ou de maux.

C'est pourquoi le texte dit : «Tout ce qu'il a fait est bon au moment voulu par lui, et vraiment il a donné du même coup dans leur coeur la durée.» Or la durée, qui est un concept d'étendue, signifie par elle-même la création tout entière qui est en elle. Donc le discours montre, à partir du contenant, tout ce qui y est contenu. Tout ce qui est dans la durée, donc, Dieu l'a donné au coeur humain en vue d'un bien, de sorte qu' «à partir de la grandeur et de la beauté des créatures», l'homme s'élève par elles à la contemplation de celui qui les a faites. Mais les hommes, avec les bienfaits reçus, arrivent à se faire du tort, du fait qu'ils ne tirent pas profit de chaque chose comme il convient et pour un avantage. C'est pourquoi le texte dit : «de façon que l'homme ne puisse pas connaître l'ouvrage que Dieu a fait». Cela signifie que la tromperie s'est

rendue maitresse de l'âme humaine de façon que l'homme «ne puisse pas connaître le bon ouvrage que Dieu a fait» dans le but de lui être utile; et dans tout ce qui a existé depuis le commencement de la création et jusqu'à l'achèvement du tout, il n'y a aucun mal dans les êtres, car il n'est pas naturel qu'un mal naisse d'un bien. Et si celui qui est cause de toute chose est bon, est bon absolument tout ce qui tient sa subsistance du bien.

9. Ensuite, «j'ai appris, est-il dit, qu'il n'y a pas de bien en eux, sinon de se réjouir et de faire le bien dans sa vie.» Cette parole récapitule ce qui a été dit. En effet, si l'utilisation opportune des oeuvres divines définit le bien pour la vie humaine, la joie continue à l'égard de ce qui est bon, elle qu'engendrent les bonnes oeuvres, pourrait bien être l'unique bien. Car maintenant la pratique des commandements réjouit en espérance celui qui se propose de bien agir; et après cela, la jouissance des biens, qui a accompagné l'espérance, propose la joie éternelle à ceux qui en sont dignes, lorsque le Seigneur dit à ceux qui ont fait le bien : «Venez, les bénis, soyez les héritiers du royaume qui a été préparé pour vous.» Et ce que sont au corps la nourriture et la boisson, par qui la nature est conservée, le fait de regarder vers le bien l'est à l'âme; et c'est véritablement le don de Dieu : fixer les yeux sur Dieu. Telle est en effet la signification qui ressort de l'interprétation des paroles qui suivent, dont voici la lettre : «Et vraiment tout homme qui mangera, boira et verra du bien dans toute la peine qu'il prend, c'est un don de Dieu.» Car de même que l'homme, est-il dit, l'homme charnel, prend sa force dans le manger et le boire, de même celui qui regarde le bien – et le bien véritable, c'est sans doute celui-là seul qui est bon – possède un don de Dieu dans toute la peine qu'il prend, et cela même consiste à regarder sans cesse vers le bien, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui sont la gloire et la puissance pour les siècles des siècles. Amen.